
Pour Chappaz

Le poète et écrivain suisse Maurice Chappaz a toute sa vie œuvré en marge d'une vie rangée, à l'écart des courants littéraires. Chantre de la nature, il dénonce en précurseur le saccage du Valais en proie aux convoitises des promoteurs immobiliers. Cet amoureux de la vie allié à la sensualité une mystique où les morts, *qui ont la vie devant eux*, accompagnent les vivants de leur présence amicale.

JACQUES VANDENSRICK

Pour parler de ce bougre d'homme, surtout maintenant qu'il n'est plus, on voudrait pouvoir écrire comme on allumerait une lampe, comme on tiendrait ardent un feu de nuit, fait de broussailles étroites sur la digue d'un haut barrage ou tout au bord d'un glacier. Maurice Chappaz, s'est éteint le 15 janvier à l'hôpital de Martigny, en Valais, à l'entrée de sa nonante-troisième année. Depuis la fin des années septante, il était revenu vivre au Chable, dans son abbaye maternelle, sorte de grande demeure familiale du val de Bagnes. Il y poursuivra inlassablement, malgré la mort, en 1979, de son épouse, la romancière Corinna Bille, une œuvre immense — son seul *Journal* de 81 à 87 compte 6000 pages! — où s'entremêlent depuis toujours, avec robustesse: relations de voyages lointains, récits, portraits, salutations, chroniques, correspondances généreuses, pans d'autobiographie et, par-dessus tout, mais aussi à travers tout: poésie.

Chantier atypique, vaste continent que l'on peine à référer à quelque autre cou-

rant littéraire contemporain. Poursuivant inlassablement une sorte de recherche intérieure extasiée dont Philippe Jaccottet pourra dire qu'elle est parfois comparable à celle des moines-pèlerins japonais, errance d'un vagabond médiéval de l'âme, étrange prince-mendiant creusant comme un fou les racines de sa propre paysannerie, construisant à gré un Valais intérieur de légende. Chappaz: un Rabelais d'avalanche qu'on pourrait voir comme un Rimbaud polygraphe égaré dans un Tibet mental! Prenant un ton sauvage, qui consonne tantôt avec celui des grands prophètes de l'Ancien Testament, tantôt avec celui, d'un paganisme abrupt, cette voix d'écorché peut aussi, brusquement s'adoucir exquisement, se faire précieuse et émue pour la première anémone hépatique qui pointe de la neige détrempée de mars ou pour la joue d'une jeune fille « au fard de seigle et de cannelle ».

Militant écologique avant la lettre, il s'attaque en un pamphlet fameux aux « maquereaux des cimes blanches » et aux pra-

article
POUR CHAPPAZ

tiques des promoteurs de ces cités-dortoirs de sports d'hiver qui saccagent la montagne. La féérique forêt de Finges, convoitée par les mêmes démons, aura trouvé dans le couple Chappaz-Bille ses meilleurs défenseurs. Posture complexe en discussion intérieure permanente avec Maurice Troillet, l'« Oncle », notable valaisan, homme d'affaires visionnaire (le « perceur du tunnel » du Grand Saint-Bernard) qui modernisa le canton, exact opposé du poète, mais aussi son protecteur aimant et dur à la fois et qui lui confiera, comme à un fils, la gestion de ses vignes.

Chappaz, c'est aussi, le seul, dans l'époque, qui ira, dans une authentique épopée pantagruélique et délirante, *Le Match Valais-Judée*, jusqu'à camper un Dieu-le-Père breughélien qui, pour fêter dignement le deux millième anniversaire de la naissance de « son rejeton de petit Jésus », convoque, en un gigantesque pugilat cosmique, les grands hommes de Sion-la-bovine en Valais (de Rilke à l'évêque Supersaxo en passant par saint Bernard lui-même — celui du col!) opposés aux principales figures du Paradis, alias Sion-la-divine¹. Il s'agira même dans cette farce grinçante à l'épilogue nostalgique, de personnifier le diable sous les traits grimaçants de la pièce de cinq francs suisses. On développerait à loisir la description des pistes de son « infatigable errance » de haute route et de l'espèce de testament poétique dont il a multiplié les formes, legs superbes d'extraversion, dilapidés en chemin, dans une sorte de jaillissement magnifiant dont il conviendrait pourtant d'apprécier, sous la luxuriance, les moments, les diversités de densité, les tensions secrètes. Et tenter d'en appréhen-

der le sens et, finalement l'unité. Travail impossible au seuil d'une œuvre de plus de quarante ouvrages édités (sans compter les traductions — Virgile, Théocrite —) et les inédits auxquels divers travaux de chercheurs sont attelés, notamment à l'université de Lausanne.

On ne pourra ici bien évidemment — en cause: le caractère fatalement partiel du regard de l'auteur des présentes lignes plus encore que la dimension et l'ambition du corpus considéré — qu'indiquer quelques sentiers dans la cartographie intime dessinée par les seuls livres de poésie, en s'en tenant à cela, mais en espérant avoir donné envie de s'enfoncer plus loin...

Aimantation du Paradis

Chappaz, c'est d'entrée de jeu, une célébration plénière, lumineuse et jubilatoire du monde, une aspiration éperdue et volontaire vers la fête du réel, femme, nature et pays enmêlés. *Verdures de la nuit*, paru en 1945 chez Mermod, éclatant dans le morne ciel de la littérature romande, rassemblant des textes écrits entre 1938 et 1943 avait été précédé, en 1944, aux éditions Portes de France, par *Les grandes journées de printemps*. Les images de ces poèmes vagabonds, stupéfiantes de saisie visuelle et de sensualité concrète sont sans doute moins ingénues dans leur surprise que celles recueillies par ces « frères en chemins rêveurs » que sont Robert Walser ou André Dhôtel. Mais elles produisent un sentiment quasi physique de présence, une aimantation du Paradis, une impossibilité du doute dans ce rapt éperdu de la beauté du sensible. Philippe Jaccottet, dans une plaquette récente, parue chez Fata Morgana, pour les nonante ans de son ami poète note à ce propos: « Cet élan jaillit dans les trois amples poèmes des *Verdures de la nuit* qui sont des cantiques nourris par

¹ Étienne Delessert, peintre, dessinateur, illustrateur, auteur d'albums et de séries de films d'animation pour enfants (voir le célèbre petit Yok-yok), fut pressenti pour réaliser, sous le titre *Supersaxo*, l'adaptation du *Match Valais-Judée*, sous forme d'un long métrage d'animation. Le projet n'a pas abouti.

l'ivresse de la contemplation: la nature et la femme sont un vin qui exalte. Le regard boit le monde, le cœur crie merveille:

*Le printemps me revoit dans ma patrie
la vue lointaine des arbres
rafraîchit les yeux toujours si ardents
boirais-je au filet de violettes
larme des bois ombreux.*

C'est un langage qui ne se parlait guère à cette époque-là en poésie; la Suisse romande, restée imperméable au surréalisme, n'avait été en revanche que trop sensible aux prestiges valéryens. Ramuz, toutefois, avait prouvé qu'il était possible d'écouter des voix plus lointaines et en même temps, au fond, plus proches: comme celle de l'Ancien Testament dont le lyrisme est un lyrisme de paysans et de nomades. Et Chappaz était, ou rêvait d'être l'un et l'autre².

La quête de la femme aimée — même à moitié imaginaire — occupe encore *Les grandes journées de printemps* sur le fond d'une prose poétique qui doit son charme autant à Cervantès et au décor picaresque de ses aventures qu'aux aléas pittoresques des errances du poète. Jaccottet choisit encore: « Lisez, relisez cette poursuite de la bien-aimée qui s'achève par ces mots:

Une haute montagne et des gorges dominant ces lieux. En aval, les falaises pâles rosissaient à la lumière. Une nuée de petits papillons aux ailes transparentes irisées par le Couchant traversa le fleuve. Mon amie abordait à la côte opposée, enlevée par ce filet céleste, et je la vis disparaître sur la rive³... »

Mais, même au sein de ce bonheur édenique, dont il n'existe pas tant de témoignages dans la littérature, le soupçon s'imisce: *Parfois je voudrais qu'un cataclysme bouleverse ces terres et que (cette cité) soit livrée aux ronces et aux renards, que seuls quelques bohémiens*

2 Philippe Jaccottet, *Pour Maurice Chappaz*, Fata Morgana, 2006, p. 28-29.

3 Ph. Jaccottet, *ibidem*, p. 28.

l'habitent et ces ménages de paysans qui gardent une ou deux chèvres, et non plus ces gens faisant commerce. Des noisetiers qui poussent dans les rues seraient sa couronne. Alors les hommes connaîtraient sa splendeur et sa vérité⁴. »

Le chagrin, le courage

« Ces gens faisant commerce »... font donc déjà entendre que la négativité veille, que le désir du paradis, si fort qu'il se prononce, n'est pas encore (ou n'est plus) le paradis. Le Valais, Chappaz le sait, est menacé par la mécanisation de la paysannerie, la montée des tourisms, la promotion immobilière; et l'industrialisation signe la fin du mythe édenique. Plus intimement encore, dès l'issue de la guerre, vécue par Chappaz comme de grandes vacances où, en officier, apprécié de ses hommes, il a mené la garde, aux frontières, secourant à l'occasion, avec sa sagacité de montagnard, des groupes de fuyards et de réfugiés, le poète est entré dans les méandres muets d'une crise personnelle⁵.

Un livre sonne ce glas et fait, en forme de testament, le bilan lourd de cet « échec du paradis »: le *Testament du Haut-Rhône*, paru en 1953. Le ton a changé. Le poète, écorché vif, n'a rien perdu de l'acuité de son regard, sa phrase est toujours somptueuse mais l'objet a changé. « Condamné à une perpé-

4 M. Chappaz, « Les grandes journées de printemps », dans *Poésie de Maurice Chappaz*, éditions Bertil Galland, tome I, p. 92.

5 Comment tout donner à la poésie sans concession à un métier, à une position dans le monde des « stabilisés » où aimeraient bien l'attirer les notables, père, oncle, tous avocats, notaires ou médecins de notoriété? Comment ne pas se renier sans ignorer les nécessités du quotidien de Corinna, sa femme, et bientôt de ses enfants? Quitter à tout jamais cette vie de vagabond magnifique, un temps partagé avec « les deux Georges » (Borgeaud et Haldas)? Un petit texte, en forme de prose autobiographique, éclaire ce conflit intime jamais totalement résolu, mais dont l'irrésolution même forcera la maturation de l'œuvre ultérieure: *Le garçon qui croyait au Paradis*, éditions « 24 heures », 1989.

tuelle errance, rejeté par ses proches, plus d'une fois perdu dans une vaine recherche de soi, inutilisable enfin, le poète, étranger dans le monde, va devenir aussi étranger à lui-même. Il lui resterait encore à conclure une alliance avec d'autres proscrits⁶. » Il ne s'agit plus de célébrer. Quelque chose s'est perdu. La parole est expatriée. La méditation se tourne vers la tâche qui attend le poète dans cet exil intérieur où *nous portons en nous l'agonie de la nature et notre propre exode*. Mais à l'inverse de « l'homme aux semelles de vent », Maurice Chappaz puise dans la conscience de cet exode, un puissant renouvellement du verbe qui prend parfois des accents claudéliens: *Qu'est-ce donc que je reconnais? Qu'est-ce donc qui est perdu? Je ne sais vraiment le dire. Je tâtonne en aveugle dans les embarras d'une rue. Mes sens s'émeuvent et se troublent; je découple mes rêves tels des chiens à la recherche du monde réel. Avec ardeur je hume une piste, chasseur et gibier moi-même et je presse la chair de mûres noires de la nuit. Mon âme attend sa terre promise et la fin de son exil*⁷.

Et au cœur de l'expression de son désarroi, le poète, livré enfin à l'acceptation d'un probable inaccomplissement, ne renonce pas à sonder magnifiquement le sensible :

J'ai délaissé, au milieu d'une vallée, une demeure qui était comme un tronc de vieux miel. L'esprit des sapins l'ensauvage. Des mendiants passent le porche où tremblent des fumées. Où donc est notre héritage? La royauté n'a jamais existé, elle pourtant que je crois deviner toute proche. [...] Les hommes premiers goûtèrent la pâque. C'était dans des villages qui regardent en ouest, dans des caves, des gerbiers, des maisons d'adolescentes craintives et de simples porteurs de goûtres pesant comme des melons. J'accepte leur méditative succession, tandis que ma vie a

*souci seulement des brises pluvieuses et file un flocon d'écume de neige*⁸.

Une fois cette nouvelle issue ouverte, l'œuvre poétique de Chappaz va connaître à la fois un élargissement décisif de son angle d'intérêt et, par de fréquentes ruptures du regard une sorte de profondeur visionnaire.

De 1955 à 1957, Chappaz s'engage comme aide-géomètre sur le chantier du barrage de la Grande-Dixence. Ce choix peu commun (*collé aux mineurs deux ans, comme un insecte*), lui inspirera, en 1959, *Chant de la Grande Dixence*, un livre d'une prose poétique descriptive à travers laquelle sa vision du monde, de l'action de l'homme et du collectif se trouvera radicalement dilatée et projetée hors de la sphère de l'esthétique :

On prend les fleuves dans leur coquille. On leur trace une route à des centaines ou des milliers de mètres en profondeur, on y rattache tous les points d'eau, on les purifie de leurs sables, on les embastionne dans le béton, on les pompe de bas en haut, on les projette d'un trou à l'autre comme un obus : il existe sous les Alpes une nervure, une tresse noire qui correspond à celle du Rhône et de ses affluents et qui s'étale sous cent kilomètres.

L'éventail se referme au lac des Dix.

*Je suis entré dans la montagne au fond d'une vallée couverte de crocus, secouée d'avalanches, et je suis ressorti par une autre très loin. [...] Nous sommes ceux de la seconde Genèse! "Ils ont rassemblé les eaux en un lieu, ils ont séparé la lumière d'avec les ténèbres"*⁹.

Ce bouleversement de destin lui donnant le sentiment de frôler l'œuvre du Créateur, Chappaz le vivra, tout au moins au plan de l'écriture, comme une expérience radicale, une épreuve initiatique le plaçant d'un même mouvement dans l'intimité brute

6 Marcel Raymond, préface au tome I de *Poésie de Maurice Chappaz*, p. 14.

7 « Testament du Haut-Rhône », in *Poésie de Maurice Chappaz*, tome I, p. 169.

8 « Testament du Haut-Rhône », *op. cit.*, tome I, p. 179.

9 « Chant de la Grande Dixence » in *Poésie de Maurice Chappaz*, tome II, p. 82-83.

des puissances du cosmos, mais encore plus, dans la proximité ouvrière, fraternelle et pathétique des mineurs. Si ce texte n'est pas celui où son écriture est la plus plénière, poétiquement parlant, il constitue cependant dans l'œuvre un acte, une manière de *Saison en enfer* à rebours qui ouvre la totalité du réel avec ses contradictions au devoir de dire que le poète s'impose: *Je me perdais le dimanche et je sais mon aventure: la disparition de la poésie! J'avais été un peu séduit par un ange auparavant mais qui m'avait aussi fait du mal. De ma confrontation avec la dictature du travail autre chose avait germé: le soupçon que l'utopie est partout, dans toutes les œuvres, les patries diverses et même l'esprit*¹⁰.

Paru quelques mois avant le *Chant de la Grande Dixence*, mais pratiquement contemporain, *Le Valais au gosier de grive* atteste la naissance de ce Chappaz plus dégagé du souci de la belle image et de l'unité de vision. Ruptures de ton, brusquerie, interpellation, le poète « y va », tantôt tendre, tantôt burlesque, accueillant tout, comme en toisant l'univers, sans plus avoir besoin pour rêver, d'évoquer le monde disparu comme seul désirable de l'âme. Disparat en apparence, un peu « foutraque », un fier Chappaz, s'est campé naïvement, à la vie à la mort, devant ce Valais, qu'il aime comme un fou et auquel il assène en vrac, des antiennes, déhanchées, mystiques et savantes sous de faux airs de folie douce, parfois imprécatoire, de qui ne doit plus rendre de comptes à personne.

*Valais de l'alumine et de l'acier
et le clic, clac du mortier coulant;
et un saint qui parlait en plusieurs langues*¹¹...

*Coup de trompette comme du vinaigre
dans le cognac bleu,
le ciel valaisan.*

[...]

¹⁰ *Ibidem*, p. 123-124.

¹¹ « Le Valais au gosier de grive », dans *Poésie de Maurice Chappaz*, tome II, p. 33.

*Les hameaux ont voulu quitter leur giron de
crocus,
leurs femmes mêlèzes
et fracturer les murs de l'alpage et du torrent
pour faire risette à l'espace,
courir après l'univers
comme après un veau échappé.*

[...]

*Le Valais mongol aux larges pommettes
Et l'univers s'accrochent*¹².

C'est désormais un Chappaz des fins dernières qui chante ou éructe à la fois devant le Paradis qui mourra toujours dans son cœur et le pays nouveau où mort et vie se mélangent :

« M'a dégoûté
cet embonpoint d'écurie devenu le Grand Hôtel
et ces évêques du commerce
aux yeux en pépins de courge. »

[...]

*Arrêtez le conciliabule des pruniers bleus!
Les lacs verts et bleus
et les forts boulangers
tombent dans l'au-delà.*

[...]

*C'est la fin,
les chapelles blanches telles des gourdes d'eau-
de-vie
sèchent au soleil.
Adieu chère famille!
On coupera les seigles
comme on se coupe les veines.*

*L'agonie est de tous les jours.
Ma petite sainte écriture fructifie.
J'accepte de mourir
en vue de la grande communion,
en vue de ceux qui viendront
et qui diront la vérité
d'homme à homme*¹³.

¹² *Ibidem*, p. 34-35.

¹³ *Ibidem*, p. 70-71.

Marcel Raymond note très judicieusement qu'à ce moment charnière de l'œuvre de Chappaz, on voit apparaître, de plus en plus fréquemment des citations bibliques et des références christiques, dépassant en signification la référence aux multiples signes de religiosité dont le pittoresque et le folklore valaisans ne sont pas avarés : « Au commencement, il y avait des Christ-paysans, qui appartenaient au patrimoine du Valais traditionnel, et qui rejoignaient des "saints inférieurs", les goitreux, les fous, tous les êtres souffrants. » Mais la personne du Christ se mêle aux travailleurs pour ouvrir à l'humanité un avenir, et il arrive que la Parole soit prononcée dans un poème apparemment naïf, et qui s'élève dans un horizon d'une émouvante limpidité :

*Ces vallées de vernes et d'eau
ont recueilli la grande succession :
«Fils, voilà votre mère !»
visages caressés par l'anémone pulsatile,
chantournés par la serre de l'aigle ;
voiles de douleurs et de pureté,
processions blanches et noires¹⁴.*

La mort-la vie

La méditation ira encore en s'approfondissant, quand le poète, chantre d'un paradis qui n'existe pas, amoureux de la vie qui n'est qu'*ardente absence*, saisi par une sorte de néant mystique pose, en une théologie audacieuse, que *le Seigneur a créé quelqu'un qui n'existe pas*. Les hommes ne sont que *des morts avant de mourir*. Cette mystique négative alliée à une sensualité luxueuse qui n'a rien perdu de son éclat, va dès lors teinter le reste de l'œuvre habitée par une évocation constante, mais non funèbre, des morts et par une aspiration presque joyeuse à sa propre disparition. Ouvrant

une étrange sotériologie qui ne s'embarasse d'aucune orthodoxie, c'est la dominante, la somptueuse basse continue des derniers livres de poésie aussi bien dans *Office des morts* que dans *Tendres campagnes* ou, sur un autre mode, souvent sarcastique, dans *À rire et à mourir*. Mais que le timbre soit celui de la confiance émue, raffinée, légère et teintée parfois de nostalgie pour ces défunts familiers qui deviennent, à mesure, dans le souvenir, aussi réels et vivants que les vivants ou qu'il soit celui de l'interpellation, de la comptine inattendue, de la chanson ironique, du burlesque, du saugrenu ou du rustique, tout tourne autour de cette conviction intime, paradoxale et réjouissante : *les morts ont la vie devant eux*. L'éternelle s'entend, qui les restaurera et dont il appartient au poète de les entretenir familièrement. Le Valais charnel reste présent, mais il s'agit déjà du Valais de l'autre monde où *le double du Christ, c'est la mort* et où, par conséquent, il s'agit de ne pas y manquer les défunts qui le hantent. Tout cela modulé du grave au souriant, du désespéré à l'élégiaque, et parfois, dans la proximité de la mort de Corinna, la femme aimée, au bouleversant.

*La mort attend
l'amour qui court
aux quatre coins
de mon jardin*

*J'essuie les prunes. Mon tablier
est tout semé de pruine
comme le voile de Véronique
taché par le Christ.*

[...]

*À quel abîme en dedans de moi
s'imprime la vie
que j'ai cueillie¹⁵?*

*Ai-je le temps de dire merci aux fleurs ?
La mort est sur mes yeux*

¹⁴ Marcel Raymond, *op. cit.*, p. 17-18.

¹⁵ Maurice Chappaz, *A rire et à mourir*, éditions Bertil Gal-land, 1983, p. 65.

comme le bruit d'une mouche.
J'attends aussi deux larmes,
je suis terriblement pressé.
Surprise d'avoir tout manqué.
Ai-je le temps de demander pardon à l'Amour
de ne l'avoir pas aimé¹⁶ ?

Et pourtant, au long de ces pages toutes généreusement investies par la mort, le poète n'a rien perdu de sa fabuleuse aptitude à cerner l'instant, en maître du haï-kaï :

*Le soleil est fou de la fraîcheur des carafes.
Elles s'environnent d'une écorce de buée.
Ainsi ta pudeur,
ainsi mon regard*¹⁷.

Maurice Chappaz n'est plus. Le silence sera son poème. Comme Hugo Claus à qui quelque chose le lie. Et comme dit la délicieuse et abyssale expression populaire : « Il est mort à la fin de sa vie. » Ne nous suggérerait-il pas d'en douter :

Le jugement dernier. Je l'ai vécu comme s'il avait déjà eu lieu. Je vis d'ailleurs dans mon petit village tel un mort revenu du cimetière (où je crois d'ailleurs qu'il n'y a personne, c'est seulement l'endroit des signes) et j'accueille les événements et regarde les gens comme s'ils étaient déjà mon passé. Voici les visages ; tout frais, le jugement. Je le lis d'avance. J'ouvrirai, j'ai ouvert, j'ouvre les yeux.

[...]

*Cette vie-ci mais êtes-vous sûr qu'elle a eu lieu ? et l'autre se confondent. La première étape dont on revient, je l'ai franchie, mon cercueil tel une bicyclette ou un camion la nuit, a roulé. Mais à peine arrivé à ce petit jour gris et limpide du dernier hiver, coupant tel un éclat de verre et cela sera ça, le « morceau d'ange », la déflagration sournoise et rampante de la trompette, à peine sur la grand'place du village qui s'élargit, qui s'élargit, de retour au lieu natal qui contient tous les lieux natus : nous serons nus et visibles à tous. [...] comme avant l'hiver des rats. Le malheur inutile*¹⁸.

15 janvier 2009 : le malheur inutile ?

16 « Office des morts », dans *Poésie de Maurice Chappaz*, tome III, p. 63.

17 « Tendres campagnes », dans *op. cit.*, p. 89.

18 « Maurice Chappaz », dans *Poésie* 85, n° 6, janvier-février 1985, éd. Pierre Seghers et Maison de la Poésie-Paris, p. 35.